

# L'ESPOIR ET LE PAPILLON

(fiction poétique,

écrite par des élèves de 5°  
sur la symphonie fantastique,  
vignettes faites en classe,  
remaniement, mise en place :  
paul badin.



Q'ÉTAIT dans les années 1975-1980, au collège expérimental Jean-Vilar d'Angers, avec des élèves de 5°, qu'est née cette bande dessinée **L'ESPOIR ET LE PAPILLON**.

Je consacrais alors beaucoup de temps au texte libre (et à ses divers prolongements), à la correspondance et au journal scolaire...

En 5° en particulier, j'avais remarqué avec quelle rapidité l'enfant griffonnait son dessin et écrivait son texte, même quand il savait que c'était destiné à l'édition, même quand il voyait arriver le journal précédent terminé. C'est sans doute ce qu'il apprenait à faire ailleurs, la plupart du temps. J'avais donc pris le contre-pied et j'insistais sur la beauté du trait, l'élégance et la calligraphie des lettres, le mariage texte-image comme entrelacement de deux émotions, de deux expressions...

Donc, je distribuai aux élèves des vignettes de papier blanc, un porte-plume avec plusieurs plumes d'épaisseur différente et une bouteille d'encre de Chine. Je leur demandai, sans crayon ni projet préalable, de remplir lentement, avec application, ces petites surfaces blanches. Cela plut beaucoup à ces enfants de 12-13 ans : la modestie du cadre les rassurait, l'absence de référence à la réalité remplacée par la précision du trait décomplexait les moins habiles, et chez tous, cette plume noire qui vagabondait dans des limites toujours repérables semblait accompagner ou révéler quelque mystérieux chant de l'âme... L'exercice plut beaucoup, on m'en redemanda et je dus calmer les impatients qui auraient dénaturé le propos.

Je me suis donc très vite trouvé devant une quantité surprenante d'étranges vignettes dont je sentais bien le pouvoir magique sans savoir encore où il pouvait déboucher, disons se libérer. Avec un petit groupe, j'effectuai un jour un premier tri (il y en avait tant) : seul critère retenu, la richesse du trait, puisque nous n'avions point encore fixé d'objectif. Puis, je les présentai à la classe en leur demandant ce qu'on pourrait bien en faire. L'un d'eux proposa la bande dessinée : accord unanime. Bande dessinée ou histoire illustrée comme on voudra, puisque l'aspect graphique préexistait, sans intention. Et nous avons cherché une histoire possible. Mais c'était faire du faux texte libre. Ils ne parvenaient pas à prendre la distance suffisante par rapport à ces vignettes, ils ne rêvaient pas, ils voulaient seulement lire dedans des références à la réalité. Or, justement, elles étaient tout sauf ça.

Changement de tactique donc. Un jour, je suis arrivé avec un disque : la *Symphonie fantastique* de Berlioz. Je ne l'avais pas tout à fait choisi au hasard (ses climats variés et mystérieux, sa palette sonore complexe et enthousiaste, ses leitmotifs rassurants ou dramatiques) mais je n'étais pas trop sûr de mon fait. Même ambiance que d'habitude quand je leur fais écouter de la musique : on ferme les rideaux noirs, un éclairage intime (c'est l'ampoule du tableau noir !), on ferme les yeux et on s'envole. D'habitude, je propose soit d'écrire ce qui passe par la tête, soit de le dessiner, soit de le modeler avec son corps dans l'espace central de la classe (tables rangées en U) : c'est la danse. Là, au niveau de la consigne j'avais été un peu plus directif : nous cherchions une histoire...

Après quarante belles minutes de musique, j'ai recueilli au tableau la moisson poétique des belles phrases : il y avait de quoi faire et, toujours collectivement, on a commencé à mettre de l'ordre là-dedans : très vite, des lignes de force sont apparues et le titre-programme est arrivé à ce moment-là. Il ne me restait plus qu'à terminer, avec un petit groupe d'élèves, le travail d'orfèvrerie qui consistait à adapter graphismes et passages du texte, à faire circuler le sens entre eux et à conserver ce qui vibrerait, produisait des harmoniques capables d'exciter notre émotion latente. On a présenté le travail final à la classe, ils étaient fiers, j'étais heureux.

Paul BADIN  
(Angers - 49)



Qu'est-ce qui m'arrivait ? J'avais froid,



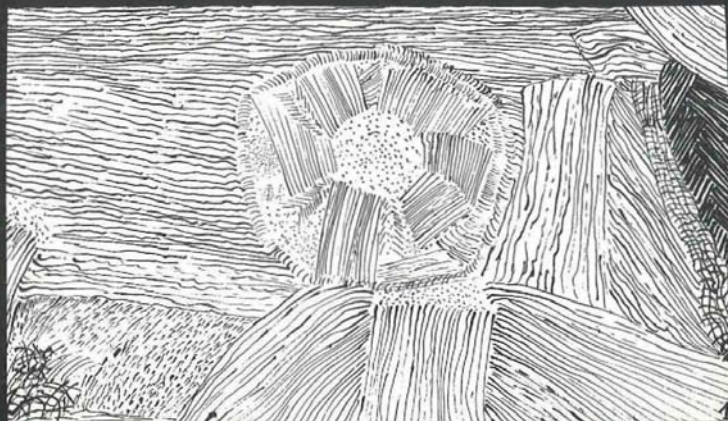
J'avais l'impression que ça allait changer.



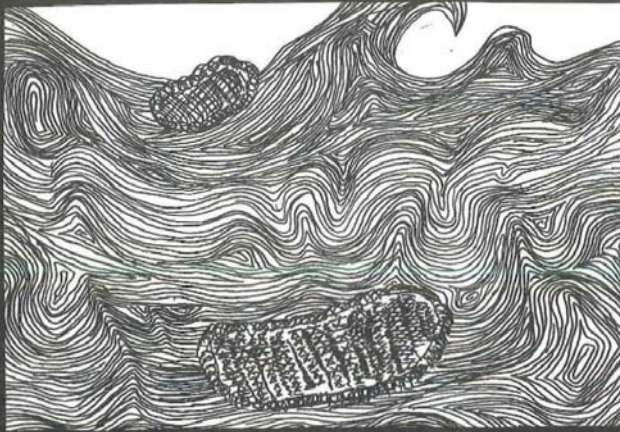
C'est en pleine nuit que je partis, de mon plein gré, à la recherche de l'ESPOIR, à travers la forêt noire et fantastique.



*Les nuits sont sinistres en hiver.*  
Les arbres se mirent à bouger puis s'arrêtèrent brusquement



Alors le soleil éclata, projetant partout ses milliers d'éclats,



L'eau tourbillonnait en d'immenses vagues



et se trouva projetée vers le ciel, à une vitesse vertigineuse.

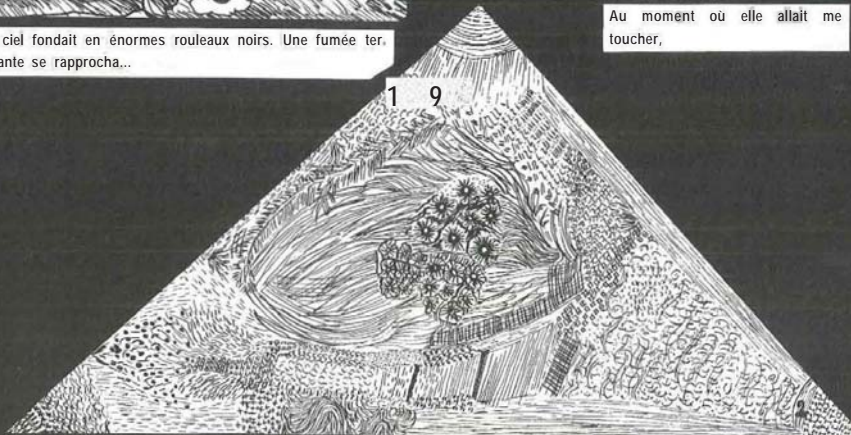


Le ciel fondait en énormes rouleaux noirs. Une fumée terrifiante se rapprocha...

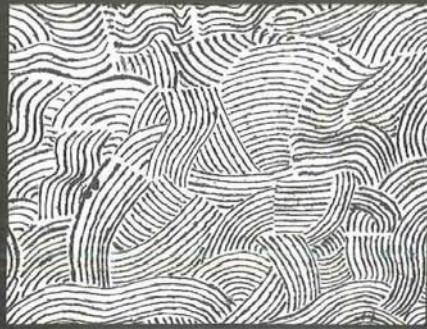


Au moment où elle allait me toucher,

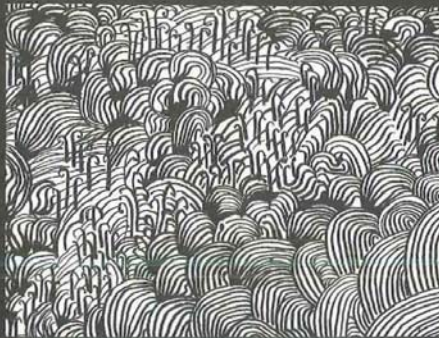
1 9



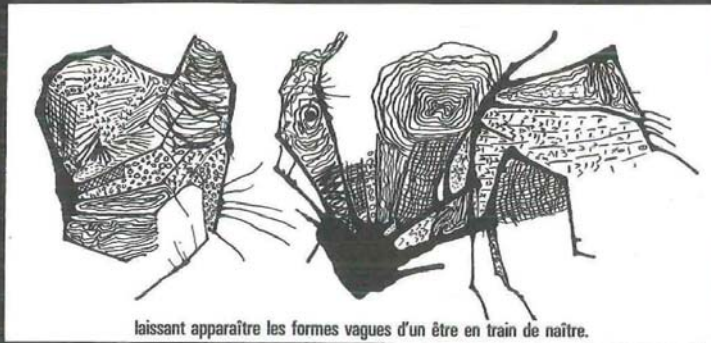
elle se transforma en une grosse fleur.



Mais, à nouveau, les flots se mirent à



bouger, très lentement, très lentement,



laissant apparaître les formes vagues d'un être en train de naître.



Sa tête émergea :



c'était un automate.



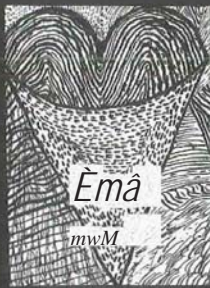
Il m'entraîna vers son étrange domaine.



Les arbres étaient carbonisés,



des montagnes coulait le feu.



J'avais très peur...



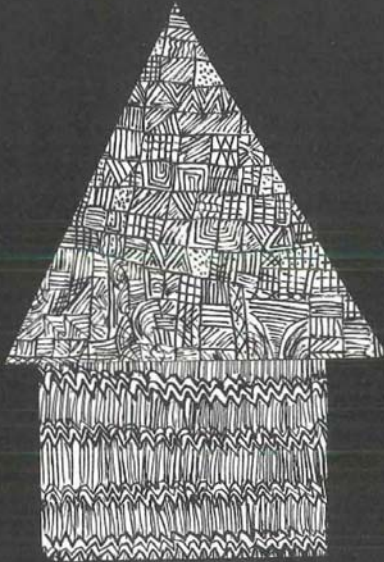
^^^MiêfaAEEEE^MMSSi  
lorsqu'un beau visage m'apparut :



il apportait avec lui tout un village bien groupé



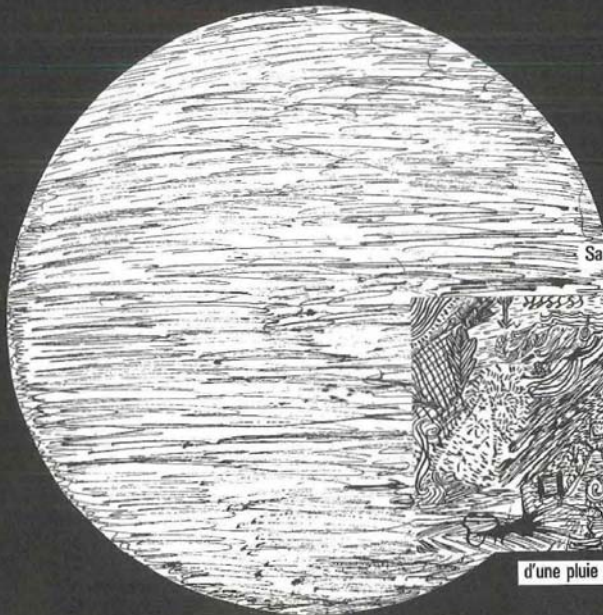
et des champs en fête.



Les rues s'animèrent



et un vaste cirque surgit.

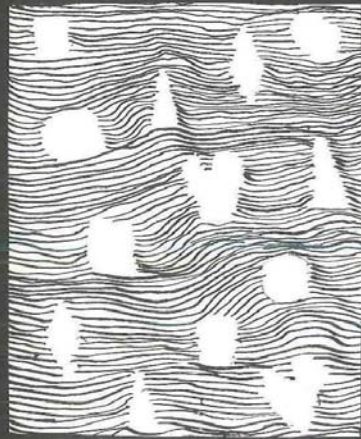


Sa piste fut bientôt couverte



d'une pluie de trésors étonnants. J'allais m'approcher...

quanti, parmi eux, une plume laborieuse m'appela. Sans me demander mon avis, elle m'enleva.



J'étais à nouveau sur la mer étrange.



La peur me tenaillait les entrailles. Ou donc était le beau visage perdu ?



Alors surgit un ouragan à tête de monstre qui me cria :



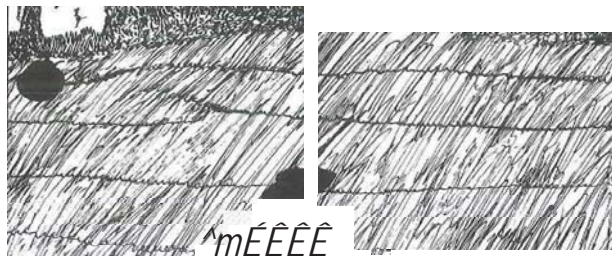
«Viens, ce n'est pas fini, il faut que tu saches encore.»



Après avoir longtemps marché derrière lui, en des sentiers |  
tortueux,

m m  
j'abordai une ville abandonnée, détruite.

r/ \ f', ' i t / f t  
r-M i M



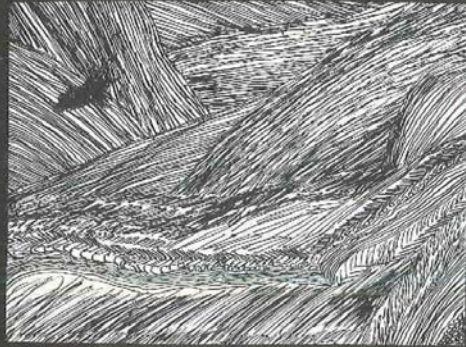
Tout autour la guerre faisait rage.



J'ai pleuré.  
Je voulais refaire le soleil.  
J'avais compris.

Alors une montagne s'est ouverte devant moi.





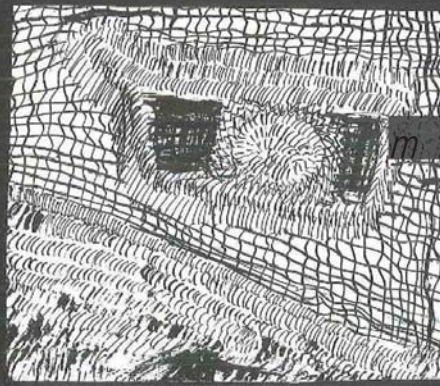
ses pentes étaient douces et fraîches,



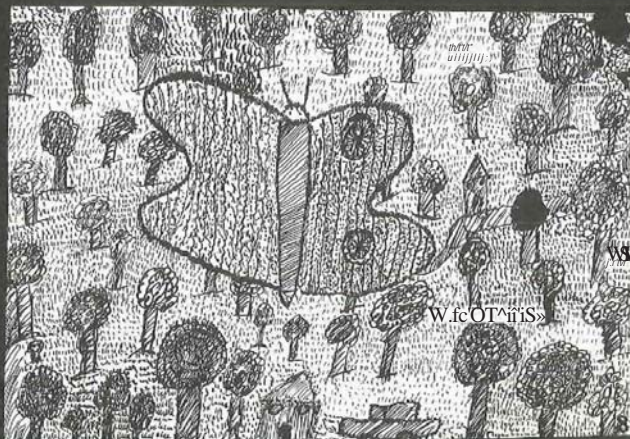
couvertes de villages heureux.



Tous les arbustes exhalaient leurs parfums.



Et le soleil me sourit sur la meule de paille des étables.



C'est alors qu'un PAPILLON  
folâtre vint me proposer ses  
ailes.

Je savais.  
Je savais que l'ESPOIR  
existe chez les hommes,  
même à travers les larmes,  
de fiel et qu'il y aurait  
toujours un compagnon er-  
rant pour le redonner à  
ceux qui sont enfermés  
dans le noir.

HN